

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 29 JANVIER 1898.

No. 161

SOMMAIRE

Unissez-vous! *Vieux-Rouge* — Les fils de Jason, *Libéral* — Les poissons de Montpetit, *Piscator* — OPINIONS : Boutures épiscopales, *Jean de Bonnefon* — Le Clergé Italien, *E. Philippe* — Le résultat, *Civis* — Coups de crayons — FEUILLETON : Rome, *E. Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne diffèrent pas des conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

UNISSEZ-VOUS

Vous vous rappelez la belle devise de ce grand Canadien que fut Honoré Mercier.

Au sein des assemblées tumultueuses, au cœur des réunions hostiles comme au milieu des groupes les plus fidèles et parmi les amis les plus intimes, il lançait avec une conviction que n'ajamais démentie aucun de ses actes, ce cri presque sublime qui est la devise à buriner sur le seuil de la statue que la population patriotique lui élèvera sûrement un jour :

Cessons nos luttes fratricides!
Unissons-nous.

Pourquoi faut-il que cette grande parole ait été ignominieusement travestie par un personnage politique qui salit tout ce qu'il touche ?

N'avons-nous pas entendu l'autre jour au sein d'une réunion libérale l'homme qui a usurpé le drapeau des combattants de notre parti s'écrier au cours du Banquet Marchand :

Cessez vos luttes fratricides!
Unissez-vous !

Eh oui, c'est bien toujours le même système et on les connaît ces programmes à la portée de tous les ambitieux et de tous les faiseurs :

Aidez-moi les uns les autres !

Chacun pour moi !

Moi seul et c'est assez !

J'y suis, j'y reste.

Charity begins at home.

Voilà les maximes sur lesquelles on veut faire marcher un parti.

Elles sont dignes de celui qui tient la caisse et qui lance aux travailleurs ce cri sublime :

Soyez francs-libéraux !

Puis, il écrit, en arrière, à l'un de ses amis :

Fusillez-moi ces gens-là.

Quand donc le parti libéral va-t-il se resaisir et donner le coup de balai ?

Avec des Tartes et consors il n'y a pas besoins de fusils, l'instrument de correction domestique est amplement suffisant.

VIEUX-ROUGE.

LES FILS DE JASON

Personnes timides, ne craignez rien, il ne s'agit pas de notre ami Joson Perrault, le père de l'exposition internationale et l'éternel candidat au commissariat canadien des expositions parisiennes.

Il s'agit d'un nommé Jason dont l'antique histoire sert de thème tout cliché aux balivernes débitées chaque jour sur les affaires du Klondyke et du Yukon.

Jason tourne au *chestnut* ; qu'il s'agisse de l'hon. Sifton entamant son excursion ratée aux terrains aurifères ; qu'il s'agisse de M. Tarte revisant et embellissant le contrat de MM. Mann et Mackenzie ;

qu'il s'agisse du grand chef prêtant à cette entreprise le concours du grand nom qu'il s'est fait grâce à ses amis libéraux et VIEUX ROUGES canadiens français : toujours on nous parle de Jason.

L'adresse en réponse au discours du trône a provoqué la réédition de cette métaphore dans la bouche de M. Gauvreau, le député de Témiscouata et nous autorise à expliquer combien sont dangereux les abus de formules toutes faites qui nécessitent dans leur emploi la circonspection produite par des études sérieuses.

Je vais donc raconter ici l'histoire de Jason, si vous le permettez.

Mon exposition sera succincte, car je veux simplement éviter à l'avenir à ceux qui parlent et qui savent parler l'ennui de faire des citations ou des comparaisons fausses basées sur des connaissances incomplètes.

Voici le mythe de Jason tel que nous le transmet le cycle éolien.

Vous excuserez les noms un peu barbares, vous pourrez au besoin ne pas les lire, mais vous saurez au moins de quoi il s'agit :

Pélias avait enlevé à son frère Eson le trône d'Iolkos.

Eson sauva son fils Jason en le confiant au centaure Chiron.

A vingt ans, Jason vint réclamer son trône à Pélias et se présenta devant celui-ci avec un pied nu. Il avait perdu en route sa sandale.

Or l'oracle avait prévenu Pélias de se méfier des gens aux pieds nus.

Pélias, méfiant, promit à Jason de lui rendre le trône le jour où il aurait arraché la Toison d'Or du bélier sur lequel Phrisius avait traversé l'Hellespont et qui était consacré à Mars dans le royaume d'Ea où un dragon le gardait.

Jason accepta l'offre et engagea pour l'accompagner tout ce que la Grèce comptait d'hommes forts, parmi lesquels : Orphée, Castor et Pollux, Thésée, Hercule etc., etc.

Après des aventures sans nombre où ses amis le lâchèrent presque tous, embêtés sans doute de son mauvais caractère, Jason arrive en Colchide où il prie le roi d'Éa, Éatès de lui livrer la Toison d'Or.

Le roi malin promet à Jason de lui remettre ce premier trésor s'il accomplissait un fait extraordinaire comme celui de dompter deux taureaux qui lançaient des flammes, de les atteler à la charue et de labourer les champs de la Colchide avec les dents arrachées à la gueule du dragon gardien du trésor.

Jason, qui était non moins malin, se contenta d'accepter l'offre, mais au lieu de se livrer à ces travaux difficiles, il vola la Toison d'Or, grâce à une nommée Médée, personnage féminin peu honorable de l'antiquité qui l'avait accompagné dans l'expédition.

Naturellement, les gendarmes du roi se mettent, comme c'est leur devoir, à la poursuite des voleurs mais ils sont arrêtés par un truc de Médée, qui avait emporté le petit frère du roi Éatès, et le découpait en morceaux qu'elle déposait lentement à terre comme le Petit-Poucet pour ralentir la course de la maréchaussée hellénonienne désireuse d'abord de ramasser ces débris royaux.

En passant à Iolkos, lieu de sa naissance Jason trouva son vieil oncle usurpateur, le nommé Pélias, et, apprit qu'il avait tué son père, prisonnier et dépouillé Éson.

Jason, peu scrupuleux, mais très galant avec les dames, fit connaissance de ses cousines, les filles du Roi Pélias et leur persuada de conper son

oncle en morceaux et de le faire cuire pour le rendre plus tendre. Ce qui fut fait

Puis Jason et Médée s'enfuirent à Corinthe où ils vendirent la Toison d'Or et où ils eurent beaucoup d'enfants.

Voilà l'histoire.

Ma foi, je me représente mal la comparaison.

M. Tarte, sinon les pieds nus, mais les mains sales, apparaissant devant Laurier, partant conquérir les champs d'or, emmenant les Argonautes Mann et Mackenzie, revenant faire bouillir les vieux libéraux pour les attendrir, puis, retournant à Lavaltrie planter des choux, ce sont là des images qui m'échappent.

Les discours de nos députés devraient pourtant vouloir dire quelque chose.

LIBÉRAL.

VOUS Y REVIENDREZ

Votre rhume sera si bien et si vite guéri par le BAUME RHUMAL que vous ne voudrez plus d'autres remèdes.

Les Poissons de Montpetit

Monsieur A. N. Montpetit l'un de nos vieux publicistes Canadiens-français publiait, il y a quelques six mois, un livre de près de six cents pages, intitulé " *Les poissons d'eau douce du Canada.* " J'en ai fait la lecture avec un très vif intérêt pour la clarté de la composition du livre, pour les rapprochements curieux qu'il expose entre les poissons des deux continents d'Europe et d'Amérique, pour la connaissance des noms techniques, scientifiques, commerciaux et vulgaires, toujours en anglais et en français, et souvent en d'autres langues vivantes. Il est bien le premier au Canada à faire en français le portrait de nos plus beaux poissons sportifs, comme l'Achigan, le Doré, le Bars, le Huananiche, la Laquaiche, les Crapets, le Siscowet, l'Attikamek, le premier à réunir dans un

seul ouvrage tous nos poissons d'eau douce depuis l'humble *Pouce du meunier*, jusqu'à l'énorme *Esturgeon Richardsonii* de la Colombie Anglaise. La classification est la même que celle des professeurs du *Smithsonian Institute*. C'est dire qu'elle est parfaite. Le style vif, coloré, entraînant par endroits, toujours soutenu, atteste que l'auteur a préparé cet ouvrage de longue main, depuis sa jeunesse jusqu'à sa maturité. La lecture en est réellement instructive et charmante.

Jusqu'ici, nos sportsmen connaissaient les Poissons du Canada par leurs noms vulgaires ou anglais ; désormais ils les connaîtront sous leur nom propre et leur nom scientifique à la fois. A ce point de vue physiologique, M. Montpetit a rendu un fier service à notre langue. Si nos Poissons doivent figurer à la prochaine exposition universelle de Paris, le public visiteur apprendra, grâce à ce livre précieux, à distinguer un Maskinongé d'un Brochet, un Achigan d'une Perche Bouvière, un Moxostôme doré d'une Carpe. Le même avantage se fera sentir dans le vocabulaire des *engins de pêche* que M. Montpetit a eu l'esprit patriotique et judicieux d'emprunter au savant *dictionnaire de de la Blanchère*. Un catalogue du Musée des Poissons d'Ottawa, préparé d'après le vocabulaire et le livre de Montpetit serait également pour nous comme pour les étrangers d'une incontestable utilité.

Le ministère Flynn avait encouragé la publication de ce livre par l'achat d'un millier d'exemplaires ; le ministère Marchand a galamment rempli les engagements de ses prédécesseurs, ce pourquoi il mérite des félicitations. C'est à qui des journaux anglais et français féliciteraient en termes les plus admiratifs M. Montpetit de son succès. Pour prouver jusqu'à quel point ils ont été unanimes et sincères il suffit de dire que la *Vérité* seule a mêlé une note discordante à leur concert d'éloges. On sait que M. Montpetit excelle dans la peinture du paysage, de la grande Nature, qu'une partie considérable de sa vie s'est passée dans l'exploration de nos forêts, de nos lacs, dans l'étude persévérante de leurs richesses, des mœurs de leurs habitants, dans l'admiration

profonde de leurs splendeurs. Les tableaux que trace sa plume décèlent le talent d'un artiste consommé tant pour la pureté du trait que pour le coloris toujours vif et vrai, soit qu'il dégage un pan des Laurentides, du milieu des brumes du Labrador, soit qu'il nous montre l'île d'Anticosti comme un navire en dérive à l'entrée du golfe Saint-Laurent, qu'il représente une pêche à l'Achigan au lac Bernard ou à Montmagny, qu'il dessine sur l'horizon de l'Atlantique les charpentes en fer des pêches au Bars de Cuttyhunk, dressées sur des rochers immuables mais frémissant de l'assaut des lamos, qu'il s'apitoie sur le sort de la *Barbue* de l'Ottawa qu'étouffe le bran de scie, ou qu'il nous émotionne au récit des exploits de Marmette, aux prises avec un Malachigan, toujours et partout M. Montpetit se montre peintre vigoureux, naturel, d'une admirable originalité. Ces tableaux d'un choix exquis sont pénétrés du souffle patriotique le plus pur. Les soixante ou quatre-vingts poissons d'eau douce du Canada dont il a fait le portrait et décrit les mœurs ont un cachet personnel inimitable. Non plus a-t-il imité personne quoiqu'on ait pu dire un spadassin de la plume auquel M. Tardivel a donné asile dans les colonnes de la *Vérité*. D'autres viendront plus tard qui pourront faire mieux, mais il restera toujours une place pour M. Montpetit parmi les naturalistes les plus vrais, les plus originaux et les mieux renseignés du Canada.

Nous devons savoir gré à M. Montpetit de la délicate attention qu'il témoigne aux pêcheurs novices par l'arrangement des trente-huit pages de notions préliminaires qui précèdent le corps même du livre et en rendent l'intelligence particulièrement facile. Aussi sont-ils mal venus ceux qui lui reprochent d'avoir emprunté une partie de ses définitions au *Dictionnaire de de la Blanchère*. Il fallait une connaissance approfondie du poisson pour le représenter ainsi, avec son organisation interne et externe, avec son squelette osseux d'une si merveilleuse structure, les combinaisons de son crâne les secrets de la respiration, de la circulation du sang etc.

On tant d'autres n'auraient vu que des cailloux M. Montpetit a trouvé des pierres

précieuses. Et puis pourquoi lui serait-il interdit à lui seul de se servir librement du dictionnaire, lorsque nul autre n'en est pas empêché? Serait-ce parcequ'il en profite pour nous instruire, pour sauvegarder notre langue et faire honneur au pays? Ceux-là même qui sont versés dans la science ichthyologique doivent de la reconnaissance à M. Montpetit lorsqu'il leur évite ainsi des recherches dans le *Dictionnaire des pêches* un livre de 860 pages, dont on ne compte peut-être pas six exemplaires dans tout le Canada et qui coûte de quinze à vingt piastres l'exemplaire s'il vous plaît.

Je termine en félicitant sincèrement M. Montpetit de son livre, et en l'assurant qu'il restera, en dépit de ses zôles, et des cabauderies des envieux.

Montréal, 5 février, 1898 PISCATOR.

N. B. — Un correspondant m'adresse la communication qui précède, et c'est avec le plus grand plaisir que je lui accorde l'hospitalité la plus large dans les colonnes du *Réveil*. M. Montpetit est mon ami personnel et je m'en vante. Il a fait un travail qui fait connaître au monde entier l'une des nombreuses ressources du Canada. Je n'ai pas à m'occuper ici de ses moyens de renseignements, et de chercher s'il a puisé ses informations dans tel ou tel auteur. Ce que je sais c'est qu'il a fait un travail pratique, et j'en trouve la preuve dans l'appréciation de Tardivel, qui ferait bien mieux de continuer son métier de censeur des curés et de leurs méthodes plutôt que d'essayer à ennuier des gens dont il n'est pas digne de dénouer les cordons de souliers.

Jé dois ajouter aussi que la typographie, le faire du livre feraient honneur aux maisons françaises, et que M. M. C. O. Beauchemin et Cie les éditeurs méritent les plus grands éloges.

A. FILIATREULT.

IL N'Y EN A QU'UN

Pour guérir une bronchite grave il n'y a qu'un spécifique vraiment bon, c'est le BAUME RHUMAL, essayez-le 25c partout.

OPINIONS

BOUTURES EPISCOPALES

Les journaux français, qui ont parfois l'ironie des musiques chinoises, ont frappé avec un cimenterre sur les gongs sonores qui sont les candidats évêques — ils ont laissé croire que les nominations étaient faites.

Les malades d'ambition voyaient dans leurs rêves violacés une liste corrigée, revue, approuvée, courant la poste entre la rue Bellechasse et le Vatican.

Il faut tomber de cette hauteur de cathédrale. Aucun choix n'est arrêté. Soissons, Vaunes, Contances, Alger, Saint-Claude, continuent à bailler pour cause de décès. L'église du Mans reste veuve pour cause d'affaiblissement intellectuel du titulaire, ce qui n'empêche pas le démissionnaire de donner des certificats de bonne vie et mœurs à l'usage des tribunaux.

Et le nouveau ministre de la justice semble décidé à ne prendre aucune décision avant le vote du budget des cultes. Pendant ce temps les moines battent les villes et les campagnes, préparent les élections futures, d'autant plus insolents qu'ils n'ont pas à franchir le léger obstacle d'un corps épiscopal.

Les fausses nouvelles, comme les statues, ont besoin d'un socle. Voici la base de celle qui a été érigée. Deux évêchés des colonies sont sans titulaires : la Guadeloupe et la Martinique. Cette affaire compliquée a été suivie par M. Lebon, et il est probable qu'avant huit jours les nouveaux pasteurs seront nommés.

Les diocèses coloniaux sont dans un désordre à faire pâlir de jalousie le plus désossé des évêchés de la Métropole. Les prêtres tirent sur les moines. Les ordres religieux fusillent le clergé séculier et les laïques s'en mêlent. Cette situation difficile exige un homme. En France, des robes suffiront et nous les attendrons quelques semaines.

Le consistoire de Noël n'a pas eu lieu et ne pourra plus s'appeler de ce nom. Remis au 23 janvier, il subit un nouveau recul. Mgr Granito di Belmonte, qui est l'âme héraldique mais

loyale et vivante de la nonciature, racontait l'autre jour que le pape devait tenir l'assemblée le 17 février. On parle maintenant de mars et les incidents pourraient bien, boiteux et titubant, nous mener au premier avril.

Quel flambeau sera placé là où brilla longtemps la lumière claire et chaude de Mgr Bécel ?

La flamme mouillée de Mgr Germain sera-t-elle remplacée sur les prairies desséchées de la Normandie par une rosée bienfaisante ?

Qui sera chargé d'effacer de la mémoire des prêtres le nom de Mgr Duval, qui n'a laissé d'empreinte ni dans les affaires humaines, ni dans les choses divines ?

Personne ne le sait ; mais la course plate entre les curés de Paris continue.

Je ne parle pas du respectable M. Jouin, qui sait son devoir et le droit canon et qui s'est refusé à toute sollicitation.

Le curé de Saint-Médard connaît les textes et n'ignore pas que, d'après la règle, " nul ne doit souhaiter d'être évêque, même s'il s'en reconnaît digne, nul ne doit accepter même contraint, s'il se reconnaît incapable."

Le seul obstacle qui se dresse devant M. Jouin est impersonnel : le précédent curé de Saint-Médard a quitté ce pauvre quartier pour un évêché, Une tradition stupide s'oppose à ce que l'on prenne toujours les arbres dans la même pépinière. L'ombre du diacre Paris passerait pour un fétiche et la rue Daubenton deviendrait le lieu de pèlerinage de tous les malheureux atteints de mitrite secrète.

La nymphe aux cheveux de pourpre qui pousse un autre prêtre de Paris ferait bien d'entreprendre le pèlerinage quand elle sera lasse d'errer du Sénat à la Chambre, pour recommander un frère, digne d'un ambassadeur moins maladroit.

Tous les curés de Paris s'imaginent aujourd'hui être graines d'évêques, et plusieurs ont, hélas ! réussi à germer, même à monter en herbe. Cela ne déplaît pas à Benjamin, cardinal Richard. L'antique réactionnaire se garde de recommander ses candidats au gouvernement : il les ferait échouer, eussent ils cargai-

son de mérites et de vertus. Il les indique au nonce, qui les présente comme bons républicains — en disant bons *poublicains*.

Et le tour est joué : cela donne à la France quelques tristes évêques de plus.

Nul n'ignore que pour parvenir dans le diocèse des Thomas, il faut un brevet enregistré de médiocrité. Au milieu des prières romantiques, des attendrissements mièvres, dans la plus brillante de ses draperies cardinalices, parmi le déroulement orgueilleux de la *cappa magna*, le cardinal garde un geste sec pour écarter les prêtres d'intelligence et de cœur.

Voyez le chanoine Brettes, homme de toutes les énergies. Le voici réduit, pour n'être pas pulvérisé, à jouer les battus-contents. Il vint à la vie ecclésiastique, comme l'enfant va vers la lumière, et il fut maintenu sous le boisseau ; il fut arrêté dans tous ses efforts. La grande œuvre à laquelle il avait donné le souffle avec le mouvement, tomba et faillit l'entraîner dans sa chute. Reconstituer les corporations ; appliquer aux théories les plus modernes les grandes leçons de l'histoire ; fait revivre le passé en lui donnant l'âme du présent ! Quel beau rêve. L'archevêque trouva cela horriblement subversif. Les petites chapelles tremblèrent sur leurs bases étiques, Les congrégations puériles agitèrent leurs moignons.

Les patronages stériles clamèrent du fond du désert et l'œuvre de M. Brettes fut ruinée, Le prêtre se réfugia dans les hautes études. Il s'aperçut que le droit-canon était ignoré de tous. Car on ne connaît dans Paris qu'un seul homme d'Eglise qui ait le respect de cette noble étude et qui la mène de front avec l'application du Concordat : c'est le directeur des cultes. M. Brettes fonda une société de droit canon. L'archevêché lui offrit insidieusement une salle de la rue de Grenelle pour les séances. L'éteignoir en forme de mitre, le bouchon en forme de chapeau cardinalice étaient mis sur l'assemblée. Les premiers comptes-rendus furent publiés. Les seconds ne parurent point : on avait failli toucher au droit de l'arbitraire.

Quand des hommes de la dimension de M. Brettes se laissent étouffer jusqu'à congestion

finale, comment des êtres moins forts ne succomberaient-ils pas ? Les faibles seuls, dans le chaos universel, surnagent gonflés d'ignorance et d'ambition, si étonnés d'être arrivés là où ils sont qu'ils se croient dignes d'aborder les divins rivages.

Le gouvernement, pris plusieurs fois dans les pièges bretons de Benjamin, cardinal Richard, semble décidé à se garer : si le diocèse de Paris fournit un évêque, ce pourrait être un prêtre de baulieu.

D'ailleurs, de nouveaux sièges seront, sans doute, évités avant le Consistoire : Mgr de Troyes prolonge sa vie depuis trois ans ! mais l'urne, qui fut belle, craque en fente. Ne parlons pas de Mgr de Versailles : le vénérable et doux vieillard veut envoyer du papier timbré à tous ceux qui le voient enfler et rouler vers la fin. Mgr Cotton, superbe et vaillant débris, a retiré hier la démission qu'il redonnera demain.

Tout cela laisse beaucoup d'espérances aux abbés, ces femmes de l'ambition. Ceux qui auraient voulu être découragés n'auraient eu l'autre soir qu'à regarder, errant par les rues de la rive gauche, le lamentable évêque de Carcassonne qui n'était pas à Saint Sulpice pour son plaisir.

JEAN DE BONNEFON.

LE CLERGE ITALIEN

Dans le dernier fascicule de la *Riforma sociale* le député G. Alessio a publié un article sur la situation du clergé en Italie.

D'après cet article, il y a 20,183 paroisses, dont les revenus s'élèvent à livres 27,141,423 61 revenus provenant de propriétés foncières ou mobilières, de ressources ecclésiastiques, de subventions de l'État et autres crédits pour le culte. Ces livres 27,141,423 61 donnent donc environ 1344 livres de revenu annuel par paroisse.

Mais ces paroisses malgré les changements apportés par le temps dans leurs besoins et leur population sont restées organisées comme au jour de leur fondation. Sans qu'on tienne compte des agglomérations qui se sont formées ou dissoutes, chacune d'elles conserve religieusement

ses dotations et ses bénéfices respectifs. Il s'en suit que sur cent, 43 arrivent difficilement à vivre; 29 ont des revenus modestes, mais suffisants; 25 jouissent d'une véritable opulence.

Grâce aussi au respect du passé, 34 p. c. de ces paroisses ont moins de 500 habitants. De là, dans une même province, dans une même ville, des anomalies faciles à relever. Des paroisses très populeuses n'ont qu'un maigre revenu; des églises presque sans paroissiens ont au contraire de gros bénéfices.

Quant aux émoluments du haut clergé, l'honorable Alessio établit que dix évêques touchent des honoraires supérieurs à ceux des ministres; 25 sont mieux rétribués qu'un premier président de cassation; 75 ont des appointements préférables à ceux des préfets; beaucoup d'autres, résidant dans de petites villes, sont, au point de vue du traitement plus avantagés qu'un conseiller de la Cour d'appel, ou un commandant de régiment.

Il est juste d'ajouter que quelques évêques sont beaucoup moins bien traités, mais cela dépend surtout du grand nombre des évêchés.

Il semblerait que la Curie romaine tînt surtout à former une sorte d'aristocratie ecclésiastique sans se soucier des vrais besoins du clergé. Cela saute d'autant plus aux yeux que le titre d'évêque n'est bien souvent qu'un titre honorifique ou un grand appanage, dont le titulaire n'est qu'un simple dignitaire auprès du Saint-Siège.

Et toujours, par la force même de cette organisation, le haut clergé a de nouveaux soldats et de nouveaux fonctionnaires; pendant que les revenus superflus des riches paroisses servent surtout à l'organisation du parti clérical en Italie, la hiérarchie ecclésiastique maintient la discipline dans cette organisation et la rend d'autant plus formidable.

Si l'on compare cette situation avec celle de la France, on trouve que chez nos voisins, les émoluments des archevêques sont d'environ 20 000 francs, ceux des évêques de 12,000, ce qui étant donnée la situation économique des deux pays, n'est qu'une faible rétribution com-

parée à ce que rapportent certains évêchés en Italie.

Mais tous les efforts en France se sont portés sur l'amélioration de la situation du bas clergé qui est, le plus en contact avec le peuple, qui représente en France comme en Italie la démocratie religieuse opposée à l'aristocratie ecclésiastique.

En suivant l'exemple de la France le bas clergé italien pourrait se diviser en trois classes selon l'honorable Alessio. La première aurait une rétribution annuelle de L. 1500, en plus de certains bénéfices alliant aux églises ; la seconde un traitement de L. 1200 et la troisième, composée de vicaires et chapelains d'églises succursales, une indemnité annuelle de L. 1.000 comme les desservants en France.

Et l'auteur de l'article ajoute que cette réforme aurait le mérite de créer des relations nouvelles et meilleures entre le clergé et l'État ; elle faciliterait le problème de la surveillance sur les ecclésiastiques pour les actes étrangers au culte en faisant d'eux, en fait sinon en droit, les ministres d'un culte non seulement reconnu mais encore payé par l'État.

L'honorable Alessio conclut ainsi : " Donner des forces aux membres du clergé le plus en contact avec le peuple, supprimer ou diminuer des traditions hiérarchiques artificielles, cela augmentera certainement les liens des ministres du culte avec les courants intellectuels et moraux de la vie collective.

" Alors, dans la commune expression du sentiment religieux, se révéleront les besoins et les aspirations d'une association de fidèles et non plus les intérêts d'une hiérarchie jalouse seulement de sa domination politique et de ses prérogatives traditionnelles. "

**

Nous ne voulons pas entrer dans la discussion des idées émises par la *Riforma Sociale*, car cette discussion nous entraînerait bien loin au-delà des bornes d'un article du journal. Nous retiendrons seulement l'idée lancée par l'honorable Alessio d'une amélioration nécessaire de la situation des membres du bas clergé.

Au point de vue religieux, la religion n'a qu'à y gagner car la position pénible de certains curés de petite paroisses n'est pas faite — malgré le vœu de pauvreté — pour relever dans l'esprit du peuple les idées religieuses. On a raconté souvent les soutanes râpées, l'autel manquant du nécessaire, l'église ne pouvant comme elle le doit accueillir le malheureux meurt-de-faim qui frappe à sa porte et qui avec des consolations demande un morceau de pain. Il y a dans certaines communes des maisons du Bon Dieu, dans lesquelles il pleut ; il y a des clochers qui menacent ruines ; des pauvres jardins de sacristie où poussent difficilement quatre choux et quelques haricots. Or, le paysan, l'ouvrier subissent rarement l'ascendant d'un curé plus pauvre qu'eux, surtout quand cette pauvreté est douloureuse à voir — donc, peu respectable, suivant les traditions des campagnes.

Ce sont ceux-là qu'il faut aider.

Quant aux moyens, le gouvernement les a cherchés, ailleurs que dans des réformes qui par leur nature même, seraient une véritable révolution sociale et religieuse.

On n'a pas oublié les démocratiques et réconfortantes paroles du ministre du Trésor, promettant d'augmenter, dans un bref délai, la portion congrue des membres du clergé les moins favorisés,

Le système proposé n'a rien de troublant puisqu'il se borne à une simple opération financière. Attendons que cette opération prenne la forme d'un projet de loi et faisons des vœux pour que le petit clergé n'attende pas trop longtemps.

E. PHILIPPE.

UN MALHEUREUX

Est celui qui ayant un mauvais rhume, ne prend pas du BAUME RHUMAL, le seul remède qui pourrait le guérir.

25 c. RIEN QUE CELA

Pour une bouteille de BAUME RHUMAL, et quelle somme de soulagement nous procure ce remède, la toux, le rhume obstiné, rien ne lui résiste.

LE RESULTAT

Les élections municipales qui viennent de se terminer ont démontré que l'autocrate qui commande à Ottawa et gouverne à Québec ne réussira pas à imposer sa volonté aux citoyens de Montréal. Presque tous ses candidats ont été honteusement battus.

La victoire de M. Cléophas Beausoleil sur ses adversaires — car il en avait plusieurs — est celle que nous enregistrons avec le plus de plaisir. Nous ne répétons pas l'appréciation que nous avons donnée dans notre dernier numéro. Qu'il nous suffise de dire que la victoire de M. Beausoleil est d'autant plus expressive qu'elle l'a été contre une coalition puissante, sovranoise, ne ménageant rien.

Un autre succès qui nous a causé un plaisir non moins vif est celui de notre excellent concitoyen, M. Paquette dans le quartier St-Louis. Bien qu'on eut essayé de diviser pour régner, c'est-à-dire de lui susciter un troisième adversaire, M. Paquette a obtenu l'une des plus grosses majorités.

Nous ne craignons pas de prédire qu'avant trois mois M. Paquette aura déjà au Conseil l'autorité d'un ancien.

CIVIS.

Il y a longtemps que Joseph-Israël a trouvé son Yukon. Et pour y arriver il ne s'est pas surchargé de vivres : il s'est mis en route avec beaucoup d'appétit. C'est encore le fonds qui lui a toujours le moins manqué.

NOUVELLE AGRÉABLE

Le siège le plus fréquent des malades qui nous affligent, c'est la gorge, et les poumons. Rien d'efficace comme le BAUME RHUMAL pour prévenir et guérir.

COUPS DE CRAYON

“ Unissez-vous ! ” s'écrie Joseph-Israël dans un discours au Banquet Marchand. C'est sa devise future, en y ajoutant ; “ Pour enrichir ma famille.”

On dit que le Club National a l'intention de présenter une nouvelle motion demandant que la *Patrie* soit répudiée comme organe du parti libéral dans le district de Montréal. Ce sera encore une occasion de faire descendre du département des Travaux publics les employés pour voter du bon côté. *Early and often.*

Soyons justes. On ne pourra toujours pas reprocher à Joseph-Israël, comme à son chef, d'être trop décoré ; Sous ce rapport il a conservé sa virginité. Pas un pays étranger n'a osé y attenter. Il a été, il est vrai rumeur d'un ordre africain, mais, recherches faites, on a trouvé qu'il s'agissait seulement d'un envoi du merveilleux savon du Congo.

Nous parlions, l'autre jour, du retard infligé à la distribution de notre journal à l'hotel des postes de Montréal. Il paraît qu'il y a à cela deux raisons (plausibles) il faut choisir. Ou les employés ne savent pas distinguer entre un article sur la question d'Orient et une réclame sur les Pilules Roses. Ou, eh bien ! on, comme dirait Ponçon du Terrail : Mysère !

Toujours est-il que nous sommes assuré que le retard ne se rééditera plus, à moins que les mêmes êtres mystérieux n'interviennent.

Parmi les nombreux moyens de locomotion que possède la famille Tarte, citons :

- Un char palais ;
- Plusieurs bicycles ;
- Le *John Pratt* ;
- Une demi-douzaine de cure-moles ;
- Le gris pommelé ;
- Plusieurs chaloupes ;
- Deux bais-bruns ;
- Le Drummond, [pas mal endommagé.]
- Les yachts des aspirants au picotin ;
- Etc., etc.

FEUILLETON

ROME

— PAR —

ÉMILE ZOLA

Justement, la lampe l'éclairait en plein, d'une lumière évocatrice ; et, cette fois encore, il reçut un coup au cœur, d'autant plus profond qu'il s'imaginait voir, à cette heure dernière, tout un symbole de son échec à Rome, dans cette dolente et tragique figure de femme, demi nue, drapée en un lambeau, assise au seuil du palais dont on l'avait chassée, pleurant entre ses mains jointes. Cette rejetée, cette obstinée d'amour, qui sanglotait ainsi, dont on ne savait rien, ni quel était son visage, ni d'où elle venait, ni ce qu'elle avait fait, n'offrait-elle pas l'image de tout l'effort inutile pour forcer la porte de la vérité de tout l'abandon affreux où l'homme tombe, dès qu'il se heurte au mur qui barre l'inconnu ? Longuement il la regarda, repris du tourment de s'en aller ainsi, avant d'avoir connu sa face, noyée de ses cheveux d'or, cette face d'une douloureuse beauté, qu'il rêvait rayonnante de jeunesse, si délicieuse dans son mystère. Et il croyait le connaître, il était sur le point de la posséder enfin, lorsqu'on frappa à la porte.

Il eut la surprise de voir entrer Narcisse Habert, parti depuis trois jours à Florence, une de ces fugues où se plaisait la flânerie d'art du jeune attaché d'ambassade. Tout de suite Narcisse s'excusa de son brusque envahissement.

— Voici vos bagages, je sais que vous partez ce soir, je n'ai pas voulu vous laisser quitter Rome sans vous serrer la main. Et que d'épouvantables choses, depuis que nous nous sommes vus ! Je ne suis revenu que cette après-midi, je n'ai pu assister au convoi de ce matin. Mais vous devez penser quel a été mon saisissement, lorsque j'ai appris ces deux morts affreuses.

Il le questionna, il se doutait de quelque drame inavoué, en homme qui connaissait la sombre Rome légendaire. D'ailleurs, il n'insista pas, bien trop prudent, au fond, pour se charger inutilement de secrets redoutables. Il se contenta de s'enthousiasmer sur ce que le prêtre lui dit des deux amants, enlacés aux bras l'un de l'autre, d'une beauté surhumaine dans la mort. Et il se fâcha de ce que personne n'en avait pris un dessin.

— Mais vous-même, mon cher ! Ça ne fait

rien que vous ne sachiez pas dessiner. Vous y auriez mis votre ingénuité, vous auriez peut-être laissé un chef-d'œuvre.

Puis, se calmant :

— Ah ! cette pauvre contessina, ce pauvre prince ! N'importe, voyez-vous, tout peut crouler dans ce pays, ils ont eu la beauté, et la beauté reste indestructible !

Pierre fut frappé du mot. Et ils causèrent longuement de l'Italie, de Rome, de Naples, de Florence. Ah ! Florence, répétait languissamment Narcisse. Il avait allumé une cigarette, sa parole se faisait plus lente, tandis qu'il promenait les regards autour de la chambre.

— Vous étiez bien ici, dans un grand calme. Jamais encore, je n'étais monté à cet étage.

Ses yeux continuaient à errer sur les murs, lorsqu'ils furent arrêtés par la toile ancienne, que la lampe éclairait. Un instant, il battit des paupières, l'air surpris. Et, tout d'un coup, il se leva, il s'approcha.

— Quoi donc ? quoi donc ? mais c'est très bien, mais c'est très beau, ça !

— N'est-ce pas, dit Pierre. Je ne m'y connais point, je n'en ai pas moins été remué, des le premier jour, et que de fois j'ai été retenu là, le cœur battant et gonflé de choses indicibles !

Narcisse ne parlait plus, examinait de près la peinture, avec le soin d'un connaisseur, d'un expert dont le coup d'œil tranchant décidé de l'authenticité, fixe la valeur marchande. La plus extraordinaire des joies se peignit sur sa face blonde et pâmée, tandis que ses doigts étaient pris d'un petit tremblement.

— C'est un Botticelli ! c'est un Botticelli ! Il n'y a pas un doute à avoir. Voyez les mains, voyez les plis de la draperie. Et ce ton de la chevelure, et ce faire, cet envollement de toute la composition. Un Botticelli, ah ! mon Dieu, un Botticelli !

Il défaillait, il était débordé par une admiration croissante, à mesure qu'il pénétrait dans ce sujet si simple et si poignant. Est-ce que cela n'était pas d'un modernisme aigu ? L'artiste avait prévu tout notre siècle douloureux, nos inquiétudes devant l'invisible, notre détresse de ne pouvoir franchir la porte du mystère, à jamais close. Et quel symbole éternel de la misère du monde, cette femme dont on ne voyait pas le visage et qui sanglotait éperdument, sans qu'on pût essayer ses larmes ! Un Botticelli inconnu, un Botticelli de cette qualité absent de tous les catalogues, quelle trouvaille !

Il s'interrompit pour demander :

— Vous saviez que c'était un Botticelli ?

—Ma foi, non ! J'ai interrogé un jour dou Vigilio, mais il a paru faire peu de cas de cette peinture. Et Victorine, à qui j'en ai parlé également, m'a répondu que toutes ces vieilleries, ce n'étaient que des nids à poussière.

Stupéfait, Narcisse se récria.

—Comment ! dans cette maison, ils ont un Boticelli sans le savoir ! Ah ! que je reconnais bien là mes princes romains, incapables la plupart de se reconnaître parmi leurs chefs-d'œuvre, si l'on n'a pas collé des étiquettes dessus ! Un Boticelli qui a un peu souffert sans doute, mais dont un simp'le nettoyage ferait une merveille, une toile fameuse, que je crois estimer trop bas en disant qu'un musée la payerait.

Brusquement, il se tut, il ne dit pas le chiffre, achevant la phrase d'un geste vague. La soirée s'avancait, et comme Victorine entraînait, suivie de Giacomo, pour mettre le couvert sur la petite table, il tourna le dos au Botticelli, il n'en souffla plus mot. Mais Pierre, dont l'attention était éveillée, devinait tout le travail qui se faisait au fond de lui, en le trouvant maintenant si froid, avec ses yeux mauves devenus d'un bleu d'acier. Il n'ignorait plus que, sous le garçon augélique, sous le Florentin d'emprunt, il y avait un gaillard rompu aux affaires, menant admirablement sa fortune, un peu avare même, disait-on. Et il eut un sourire, lorsqu'il le vit se planter devant l'affreuse Vierge, une mauvaise copie d'une toile du dix-huitième siècle, pendue à côté du chef-d'œuvre, en s'écriant :

—Tiens ! ce n'est pas mal du tout ! Et moi qu'un ami a chargé de lui acheter quelques vieux tableaux. Dites donc, Victorine, maintenant que voilà donna Serafina et le cardinal seuls, croyez-vous qu'ils se débarrasseraient volontiers de certaines toiles sans valeur ?

La servante leva les deux bras, comme pour dire que, si ça dépendait d'elle, on pouvait bien tout emporter.

—Oh ! monsieur, à un marchand, non ! à cause des vilains bruits qui courraient tout de suite ; mais à un ami, je suis certaine qu'ils seraient heureux de faire ce plaisir. La maison est lourde, l'argent y serait le bienvenu.

Vainement, Pierre tenta de retenir Narcisse à souper avec lui. Le jeune homme donna sa parole d'honneur qu'il était attendu. Même il s'était mis en retard ; Et il se sauva, après avoir serré les deux mains du prêtre, en lui souhaitant affectueusement un bon voyage.

Huit heures sonnaient, Dès qu'il fut seul, Pierre s'assit devant la petite table, et Victorine resta là, à le servir, après avoir renvoyé Giaco-

mo, qui avait monté la vaisselle et les plats, dans un panier.

—Ils me font bouillir, les gens d'ici, avec leur lenteur, dit-elle. Et puis, monsieur l'abbé, c'est un plaisir pour moi que de vous servir votre dernier repas. Vous voyez, je vous ai fait faire un petit dîner à la française, une sole au gratin et un poulet rôti.

Il fut touché de son attention, heureux d'avoir pour compagnie cette compatriote, pendant qu'il mangeait, au milieu de l'énorme silence du vieux palais noir et désert. Elle avait encore sur elle, en toute sa personne grasse et ronde, la tristesse de son deuil, la perte douloureuse de sa chère contessina. Mais, déjà, sa besogne quotidienne qui l'avait reprise, son servage accepté le redressait, lui rendait son activité alerte, dans son humilité de pauvre fille, résignée aux pires catastrophes de ce monde. Et elle causait pres que gaiement, tout en lui passant les plats.

—Dire, monsieur l'abbé, qu'après demain matin vous serez à Paris ! Moi, vous savez, il me semble que j'ai quitté Auneau hier. Ah ! c'est la terre qui est belle par là, une terre grasse, jaune comme de l'or, oui ! pas de leur terre maigre d'ici, qui sent le souffre. Et les saules si frais, si gentils, au bord de notre ruisseau ! et le petit bois où il y a tant de mousse ! Ils n'en ont pas, ils n'ont que des arbres en fer-blanc, sous leur bête de soleil qui rôtit les herbes. Mon Dieu ! dans les premiers temps, j'aurais donné je ne sais quoi pour une bonne pluie qui me trempât, me nettoyât de leur sale poussière. Aujourd'hui encore, le cœur me bat, dès que je songe aux jolies matinées de chez nous, quand il a plu la veille et que toute la campagne est si douce, si agréable, comme si elle se mettait à rire après avoir pleuré. Non, non ! jamais je ne m'y ferai, à leur satanée Rome ! Quelles gens quel pays !

Il s'égayait de son obstination fidèle à son terroir, qui, après vingt-cinq ans de séjour, la laissait impénétrable, éraugère, ayant l'horreur de cette ville de lumière dure et de végétation vive, en fille d'une aimable contrée tempérée, souriante, baignée au matin de brumes roses. Lui même ne pouvait se dire, sans une émotion vive, qu'il allait retrouver les bords attendris et délicieux de la Seine.

—Mais, demanda-t-il, maintenant que votre jeune maîtresse n'est plus, qui vous retient ici, pourquoi ne prenez-vous pas le train avec moi ?

Elle le regarda, pleine de surprise.

—Moi, m'en aller avec vous, retourner là-haut !. Oh ! non, monsieur l'abbé, c'est impos-

sible. Ce serait trop d'ingratitude d'abord, parce que donna Serafina est habituée à moi et que j'agis très mal en les abandonnant, elle et son Eminence, quand ils sont dans la peine. Et puis, que voulez-vous que je fasse ailleurs ? Moi, maintenant, mon trou est ici.

—Alors, vous ne verrez plus Auneau, jamais !

—Non, jamais, c'est certain.

—Et ça ne vous fera rien d'être enterrée ici, de dormir dans cette terre qui sent le soufre ?

Elle se mit à rire franchement.

—Oh ! quand je serai morte, ça m'est égal d'être n'importe où !. On est bien partout pour dormir, allez, monsieur l'abbé ! Et c'est drôle que ça vous inquiète tant, ce qu'il y a, quand on est mort. Il n'y a rien, pardi ! Ce qui me rassure, ce qui m'amuse, moi, c'est de me dire que ce sera fini pour toujours et que je me reposerai. Le bon Dieu nous doit bien ça, à nous autres qui aurons tant travaillé. Vous savez que je ne suis pas une dévote, oh ! non. Mais ça ne m'a pas empêchée de me conduire honnêtement et c'est si vrai que, telle que vous me voyez, je n'ai jamais eu d'amoureux. Lorsqu'on dit cette chose-là, à mon âge, on a l'air bête. Tout de même, je la dis, parce que c'est la vérité pure.

Elle continuait de rire, en brave fille qui ne croyait pas aux curés et qui n'avait pas un péché sur la conscience. Et Pierre s'émerveillait une fois encore de ce simple courage à vivre, de ce grand bon sens pratique chez cette laborieuse si dévouée, qui incarnait pour lui le menu peuple incroyant de France, ceux qui ne croyaient plus, qui ne croiraient jamais plus. Ah ! être comme elle, faire sa tâche et se coucher pour l'éternel sommeil, sans révolte de l'orgueil, dans l'unique joie de sa part de besogne accomplie !

—Alors, Victorine, si je passe jamais par Auneau, je dirai bonjour pour vous au petit bois plein de mousse ?

—C'est ça, monsieur l'abbé, dites-lui qu'il est dans mon cœur et que je l'y vois reverdir tous les jours.

Pierre ayant fini de souper, elle fit emporter la desserte par Giacomo. Puis, comme il n'était que huit heures et demie, elle conseilla au prêtre de passer bien tranquillement une heure encore dans sa chambre. A quoi bon aller se glacer trop tôt à la gare ! A neuf heures et demie, elle enverrait chercher un fiacre ; et, dès que cette voiture serait en bas, elle monterait le prévenir, elle ferait descendre ses bagages. Donc, il pouvait être bien tranquille, il n'avait plus à s'inquiéter de rien.

Quand elle s'en fut allée et que Pierre se trouva seul, il éprouva en effet un sentiment de vide, de détachement extraordinaire. Ses bagages, sa valise et sa petite caisse, étaient par terre, dans un coin de la chambre. Et quelle chambre muette, vague, morte, qui lui apparaissait déjà comme étrangère ! Il ne lui restait qu'à partir, il était parti, Rome autour de lui n'était plus qu'une image, celle qu'il allait emporter dans sa mémoire. Une heure encore, cela lui semblait d'une longueur démesurée. Sous lui, le vieux palais noir et désert dormait dans l'anéantissement de son silence. Il s'était assis pour patienter, il tomba à une rêverie profonde.

Ce fut son livre qui s'évoqua, *la Rome nouvelle*, tel qu'il l'avait écrit, tel qu'il était venu le défendre. Et il se rappela sa première matinée sur le Janicule, au bord de la terrasse de San Pietro in Montorio, en face de la Rome qu'il rêvait, si rajeunie, si douce d'enfance, sous le grand ciel pur, comme envolée dans la fraîcheur du matin. Là, il s'était posé la question décisive : le catholicisme pouvait-il se renouveler, retourner à l'esprit du christianisme primitif, être la religion de la démocratie, la foi que le monde moderne bouleversé, en danger de mort, attend pour s'apaiser et vivre ? Son cœur battait d'enthousiasme et d'espoir, il venait, à peine remis de son désastre de Lourdes, tenter là une autre expérience suprême, en demandant à Rome quelle serait sa réponse. Et, maintenant, l'expérience avait échoué, il connaissait la réponse que Rome lui avait faite par ses ruines, par ses monuments, par sa terre elle-même, par son peuple, par ses prélats, par ses cardinaux, par son pape. Non ! le catholicisme ne pouvait se renouveler, non ! il ne pouvait revenir à l'esprit du christianisme primitif, non ! il ne pouvait être la religion de la démocratie, la foi nouvelle qui sauverait les vieilles sociétés croulantes, en danger de mort. S'il semblait d'origine démocratique, il était cloué désormais à ce sol romain, roi quand même, forcé de s'entêter au pouvoir temporel sous peine de suicide, lié par la tradition, enchaîné par le dogme, n'évoluant qu'en apparence, réduit réellement à une telle immobilité, que, derrière la porte de bronze du Vatican, la papauté était la prisonnière, la revenante de dix-huit siècles d'atavisme, dans son rêve ininterrompu de la domination universelle. Où sa foi de prêtre, exaltée par l'amour des souffrants et des pauvres, était venue chercher la vie, une résurrection de la communauté chrétienne, il avait trouvé la mort, la poussière d'un

monde détruit, sans germination possible, une terre épuisée de laquelle ne pousserait jamais plus que cette papauté despotique, maîtresse des corps ainsi qu'elle était maîtresse des âmes. A son cri éperdu qui demandait une religion nouvelle, Rome s'était contentée de répondre en condamnant son livre, comme entaché d'hérésie, et lui-même l'avait retiré, dans l'amère douleur de sa désillusion. Il avait vu, il avait compris, tout s'était effondré. Et c'était lui, son âme et son cerveau, qui gisait parmi les décombres.

Pierre étouffa. Il quitta sa chaise, alla ouvrir toute grande la fenêtre qui donnait sur le Tibre, pour s'y accouder un instant. La pluie s'était remise à tomber vers le soir ; mais, de nouveau, elle venait de cesser. Il faisait très doux, une douceur humide, oppressante. Dans le ciel d'un gris de cendre, la lune devait s'être levée, car on la sentait derrière les nuages, qu'elle éclairait d'une lumière jaune et louche, infiniment triste. Sous cette clarté dormante de veilleuse, le vaste horizon apparaissait noir, fantomatique, le Janicule en face, avec les maisons entassées du Transtévère, la coulée du fleuve labas, à gauche, vers la hauteur confuse du Palatin, tandis que le dôme de Saint-Pierre, à droite, détachait sa rouleur dominatrice au fond de l'air pâle. Il ne pouvait apercevoir le Quirinal, mais il le savait derrière lui, il se l'imaginait barrant un coin du ciel, avec sa façade interminable, dans cette nuit si mélancolique, d'un vague de songe. Et quelle Rome finissante, à demi mangée par l'ombre, différente de la Rome de jeunesse et de chimère qu'il avait vue et passionnément aimée, le premier jour, du sommet de ce Janicule, dont il distinguait si mal à cette heure la masse enténébrée ! Un autre souvenir s'éveilla, les trois points souverains, les trois sommets symboliques qui avaient, dès ce jour-là, résumé pour lui l'histoire séculaire de Rome, l'antique, la papale, l'italienne. Mais, si le Palatin était resté le même mont découronné où ne se dressait que le fantôme de l'ancêtre, Auguste empereur et pontife, maître du monde, il voyait avec d'autres yeux Saint-Pierre et le Quirinal, qui avaient comme changé de place. Ce palais du roi qu'il négligeait alors, qui lui semblait une caserne plate et basse, ce gouvernement nouveau qui lui faisait l'effet d'un essai de modernité sacrilège sur une cité à part, il leur accordait maintenant, ainsi qu'il l'avait dit à Orlando, la place considérable, grandissante, qu'ils tenaient dans l'horizon, au point de l'emplir bientôt tout entier ; pendant que Saint-Pierre, ce dôme qu'il avait trouvé triomphal, couleur du

ciel, régnant sur la ville, en roi géant que rien ne pouvait ébranler, lui apparaissait à présent plein de lézardes, diminué déjà, d'une de ces vieillesse énormes dont la masse s'effondre parfois d'un seul coup, dans l'usure secrète, l'émiettement ignoré des charpentes.

Un murmure sourd, une plainte grondante montait du Tibre grossi, et Pierre frissonna, au souffle glacé de fosse qui lui passa sur la face. Cette idée des trois sommets, du triangle symbolique, éveillait en lui la longue souffrance du grand muet, du peuple des petits et des pauvres, dont le pape et le roi s'étaient toujours disputé la possession. Cela venait de loin, du jour où, dans le partage de l'héritage d'Auguste, l'empereur avait dû se contenter des corps, en laissant les âmes au pape, qui, dès ce moment, n'avait plus brûlé que du désir de reconquérir ce pouvoir temporel, dont on dépouillait Dieu en sa personne. La querelle avait bouleversé et ensanguiné tout le moyen âge, sans que ni l'Église ni l'Empire pussent s'entendre sur la proie qu'ils s'arrachaient par lambeaux. Enfin, le grand muet, las de vexations et de misère, voulut parler, secoua le joug du pape, aux temps de la Réforme, commença plus tard de renverser les rois, dans sa furieuse explosion de 89. Et l'extraordinaire aventure de la papauté était partie de là, comme Pierre l'avait écrit dans son livre, une fortune nouvelle qui permettait au pape de reprendre le rêve séculaire, le pape se désintéressant des trônes abattus, se remettant avec les misérables, espérant bien cette fois conquérir le peuple, l'avoir enfin tout à lui. N'était-ce pas prodigieux, ce Léon XIII dépouillé de son royaume, qui se laissait dire socialiste, qui rassemblait sous lui le troupeau des déshérités, qui marchait contre les rois, à la tête du quatrième Etat, auquel appartiendra le siècle prochain ? L'éternelle lutte continuait aussi âpre pour cette possession du peuple, à Rome même, et dans l'espace le plus resserré, le Vatican en face du Quirinal, le pape et le roi pouvant se voir de leurs fenêtres, toujours se battant à qui aurait l'empire, ayant sous leurs yeux les toits roux de la vieille ville, cette menue population qu'ils en étaient encore à se disputer, comme le faucon et l'épervier se disputent les petits oiseaux des bois. Et c'était ici, pour Pierre, que le catholicisme se trouvait condamné, voué à une ruine fatale, parce que justement il était d'essence monarchique, à ce point que la papauté apostolique et romaine ne pouvait renoncer au pouvoir temporel, sous peine d'être autre chose et de disparaître. Vainement elle

feignait un retour au peuple, vainement elle apparaissait tout âme, il n'y avait pas de place au milieu de nos démocraties, pour la souveraineté totale et universelle qu'elle tenait de Dieu. Toujours il revoyait l'impérator repousser dans le pontife, et c'était là surtout ce qui avait tué son rêve, détruit son livre, amassé le tas de décombres, devant lequel il restait éperdu, sans force ni courage.

Cette Rome noyée de cendre, dont les édifices s'effaçaient, finit par lui serrer tellement le cœur, qu'il revint tomber sur la chaise, près de ses bagages. Jamais encore il n'avait éprouvé une détresse pareille, il lui sembla que c'était la fin de son âme. Il se rappelait comment ce voyage à Rome, cette expérience s'était posée pour lui, à la suite de son désastre de Lourdes. Il n'y était plus allé demander la foi naïve et entière du petit enfant, mais la foi de l'intellectuel, s'élevant au-dessus des rites et des symboles, pour le plus grand bien possible de l'humanité, basé sur besoin de certitude. Et si cela croulait, si le son catholicisme rajenni ne pouvait être la religion, la loi morale du nouveau peuple, si le pape à Rome avec Rome, n'était pas le Père, l'arche d'alliance, le chef spirituel écouté, obéi, c'était à ses yeux le naufrage de l'espérance dernière, un suprême craquement où les sociétés actuelles s'abîmaient. La trop longue souffrance des pauvres allait incendier le monde. Tout cet échafaudage du socialisme catholique, qui lui avait semblé si heureux, si triomphant, pour consolider la ville Église, il le voyait par terre à cette heure, il le jugeait sévèrement comme un simple expédient transitoire qui, pendant des années, pourrait peut-être étayer l'édifice en ruine; mais ces choses n'étaient construites que sur un malentendu volontaire, volontaire, sur un mensonge habile, sur de la diplomatie et de la politique. Non, non ! le peuple encore gagné et dupé, caressé pour être asservi, cela répugnait à la raison et tout le système apparaissait bâtard, dangereux, temporaire, fait pour aboutir à de pires catastrophes. Alors, c'était donc la fin, rien ne restait debout, le vieux monde devait disparaître, dans l'effroyable crise sanglante dont des signes certains annonçaient l'approche. Et lui, devant ce chaos, n'avait plus d'âme, ayant de nouveau perdu sa foi, dans cette expérience qu'il avait sentie décisive, convaincu à l'avance d'en sortir raffermi ou foudroyé à jamais. C'était la foudre qui était tombée. Maintenant, grand Dieu ! qu'allait-il faire ?

Son angoisse l'étreignit si rudement, que Pierre se leva, se mit à marcher par la cham-

bre, en quête d'un peu de calme. Grand Dieu ! que faire, à présent qu'il était rendu au doute immense, à la négation douloureuse, et que jamais sa soutane n'avait pesé si lourd à ses épaules ? Il se souvenait de son cri, quand il refusait de se soumettre, disant à monsieur Nani que son âme ne pouvait se résigner, que son espoir du salut par l'amour ne pouvait mourir, et qu'il répondrait par un autre livre, et qu'il dirait dans quelle terre neuve devait pousser la religion nouvelle. Oui, un livre enflamme contre Rome, où il mettrait tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait entendu, un livre où serait la Rome vraie, la Rome sans charité, sans amour, en train d'agoniser dans l'orgueil de sa porprie ! Il voulait repartir pour Paris, sortir de l'Église, aller jusqu'au schisme. Eh bien ! ses bagages étaient là, il parlait, il écrirait le livre, il serait le grand schismatique attendu. Ah ! le schisme, est-ce que tout ne l'annonçait pas ? Est-ce qu'il ne semblait pas imminent, au milieu du prodigieux mouvement des esprits, las des vieux dogmes, affamés pourtant du divin ? Léon XIII en avait bien la sûre conscience, car toute sa politique, son effort vers l'unité chrétienne, sa tendresse pour la démocratie, n'avait pas d'autre but que de grouper la famille autour de la papauté, de l'élargir et de la consolider, afin de rendre le pape invincible dans la lutte prochaine. Mais les temps étaient venus, le catholicisme allait bientôt se trouver à bout de concessions politiques, incapable de céder davantage sans en mourir, immobilisé à Rome, tel qu'une vieille idole hiératique, tandis qu'il pouvait évoluer ailleurs, dans ces pays de propagande où il se trouvait en lutte avec les autres religions. C'était bien pour cela que Rome était condamnée, d'autant plus que l'ambition du pouvoir temporel, en habituant l'esprit à l'idée d'un pape purement spirituel, dégagé du sol, semblait devoir favoriser l'avènement d'un antipape, au loin, pendant que le successeur de saint Pierre serait forcé de s'enfêter dans sa fiction impériale et romaine. Un évêque, un prêtre était à la veille de se lever, où, qui aurait pu le dire ? Peut-être là-bas, dans cette Amérique si libre, et ainsi ces prêtres dont la nécessité de la lutte pour la vie ont fait des socialistes convaincus, des démocrates ardents, prêts à marcher avec le siècle prochain. Et, pendant que Rome ne pourra rien lâcher de son passé, des mystères ni des dogmes, ce prêtre abandonnera de ces choses tout ce qui tombe de soi-même en poudre. Être ce prêtre, ce grand réformateur, ce sauveur des sociétés modernes,

quel rêve énorme, quel rôle de messie espéré, appelé par les peuples en détresse ! Un instant. Pierre en fut affolé, un vent d'espérance et de triomphe le soulevait, l'emportait ; et si ce n'était en France, à Paris, ce serait donc plus loin, là-bas, de l'autre côté de l'Océan, ou plus loin encore, n'importe où dans le monde, sur une terre assez féconde pour que la semence nouvelle poussât en une débordante moisson. Une religion nouvelle, une religion nouvelle ! comme il l'avait crié après Lourdes, une religion qui ne fût surtout pas un appât de la mort ! une religion qui réalisât enfin ici-bas le Royaume de Dieu dont parle l'Évangile, qui partageât équitablement la richesse, qui fût régner, avec la loi du travail, la vérité et la justice !

Pierre, dans la fièvre de ce nouveau rêve, voyait déjà flamboyer devant lui les pages de son prochain livre, où il achèverait de détruire la vieille Rome en proclamant la loi du christianisme rajeuni et libérateur, lorsque ses yeux rencontrèrent un objet resté sur une chaise, dont la présence le surprit d'abord. C'était un livre aussi, le volume de Théophile Morin, que le vieil Orlando l'avait chargé de remettre à son auteur ; et il fut fâché contre lui-même, quand il le reconnut, en se disant qu'il aurait pu fort bien l'oublier là. Avant de rouvrir sa valise pour l'y mettre, il le garda un instant, le feuilleta, les idées brusquement changées, comme si, tout d'un coup, un événement considérable s'était produit, un de ces faits décisifs qui révolutionnent un monde. L'œuvre était cependant des plus modestes. Le classique manuel pour le baccalauréat, ne contenant guère que les éléments des sciences ; mais toutes les sciences y étaient représentées, il résumait assez bien l'état actuel des connaissances humaines. Et c'était en somme la science qui faisait irruption dans la rêverie de Pierre, soudainement, avec la masse, avec l'énergie irrésistible d'une force toute-puissante, souveraine. Non seulement le catholicisme en était balayé, tel qu'une poussière de ruines, mais toutes les conceptions religieuses, toutes les hypothèses du divin chancelaient, s'effondraient. Rien que cet abrégé scolaire, cet infiniment petit livre classique, rien même que le désir universel de savoir, cette instruction qui s'étend toujours, qui gagne le peuple entier, et les mystères devenaient absurdes, et les dogmes croulaient, et rien ne restait debout de l'antique foi. Un peuple nourri de science, qui ne croit plus aux mystères ni aux dogmes, au système compensateur des peines et des récompenses, est un peuple dont la foi est morte à jamais ; et,

sans la foi, le catholicisme ne peut être. Là est le tranchant du couperet, le couteau qui tombe et qui tranche. S'il faut un siècle, s'il en faut deux, la science les prendra. Elle seule est éternelle. C'est une absurdité de dire que la raison n'est pas contraire à la foi et que la science doit être la servante de Dieu. Ce qui est vrai, c'est que, dès aujourd'hui, les Écritures sont ruinées et que, pour en sauver des fragments, il a fallu les accommoder avec les certitudes nouvelles, en se réfugiant dans le symbole. Et quelle extraordinaire attitude, l'Église défendant à quiconque découvre une vérité contraire aux livres saints, de se prononcer d'une façon définitive, dans l'attente que cette vérité sera convaincue un jour d'être une erreur ! Le pape est seul infallible, la science est faillible, on exploite contre elle son con inuel tâtonnement, on este aux aguets pour mettre ses découvertes d'aujourd'hui en contradiction avec celles d'hier. Qu'importent, pour un catholique, ses affirmations sacrilèges, qu'importent les certitudes dont elle entame le dogme, puisqu'il est certain qu'à la fin des temps la science et la foi se rejoindront, de façon que celle-là sera redevenue à la lettre l'humble esclave de celle-ci ? N'était-ce pas prodigieux d'aveuglement volontaire et d'impudente carrure, niant jusqu'à la clarté du soleil ? Et le petit livre infime, le manuel de vérité continuait son œuvre, en détruisant quand même l'erreur, en construisant la terre prochaine, comme les infiniment petits, les forces de la vie ont construit peu à peu les continents.

Dans la grande clarté brusque qui se faisait Pierre enfin se sentait sur un terrain solide. Est ce que la science a jamais reculé ? C'est le catholicisme qui a sans cesse reculé devant elle et qui sera forcé de reculer sans cesse. Jamais elle ne s'arrête, elle conquiert pas à pas la vérité sur l'erreur, et dire qu'elle fait banqueroute parce qu'elle ne savait expliquer le monde d'un coup est simplement déraisonnable. Si elle laisse, s'elle laissera toujours sans doute un domaine de plus en plus rétréci au mystère, et si une hypothèse pourra toujours essayer d'en donner l'explication, il n'en est pas moins vrai qu'elle ruine, qu'elle ruinerà à chaque heure davantage les anciennes hypothèses, celles qui s'effondrent devant les vérités conquises. Et le catholicisme qui est dans ce cas, y sera demain plus qu'aujourd'hui.

A suivre

**TÊTE GRISONNANTE
ET MENACÉE
DE CALVITIE**
On évite ce danger par l'usage de
**La Vigueur des Cheveux
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Jen'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer
PRÉPARÉE PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LE SUN

**Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada**

Siege Social, Montrea

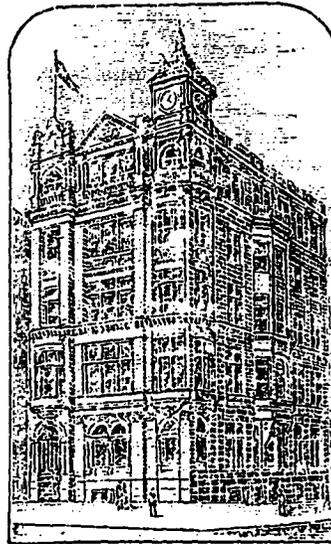
I. GILBERTSON MACAULAY, Président

P. A. W. COLVILLE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute un augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal